

27 mars > 18 avril 2008 Ateliers Berthier / 17^e

Tournant autour de Galilée

création

spectacle de **JEAN-FRANÇOIS PEYRET**

en collaboration avec **FRANÇOISE BALIBAR** et **ALAIN PROCHIANTZ**



Audition Du Jour / Licence d'entrepreneur de Spectacles 1007519

Location 01 44 85 40 40

Tarifs 13€ à 26€ (série unique)

Horaires

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche le lundi)

Odéon-Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

angle de la rue André Suarès et du Bd Berthier Paris 17^e

Métro ligne 13 : Porte de Clichy

RER C : Porte de Clichy (sortie av. de Clichy)

Bus : PC, 54, 74

Service de Presse

Lydie Debièvre, Jeanne Absil

01 44 85 40 73

presse@theatre-odeon.fr

dossier également disponible sur www.theatre-odeon.fr



Tournant autour de Galilée

spectacle de **JEAN-FRANÇOIS PEYRET**

en collaboration avec **FRANÇOISE BALIBAR** et **ALAIN PROCHIANTZ**

scénographie **Nicky Rieti**
lumières **Bruno Goubert**
costumes **Chantal de la Coste-Messelière**
musique **Alexandros Markeas**
dispositif électro-acoustique **Thierry Coduys**
vidéo **Pierre Nouvel**

avec

Jeanne Balibar
Corinne Garcia
Jung-ae Kim
Frédéric Kunze
Ayelen Parolin
Olivier Perrier
Rita Quaglia
Bibi la truie

Production tf2-Cie Jean-François Peyret, Théâtre national de Strasbourg, Odéon-Théâtre de l'Europe

«Comment nous est né ce désir de lire le grand livre de la Nature, écrit en langage mathématique, comme on sait, au lieu de se contenter de contempler le paysage ? Et ce désir de connaître est-il aussi pur et désintéressé que les fondamentalistes de la science (on parle bien de recherche fondamentale, non ?) veulent nous le faire croire ? [...] Le pur désir est désir de mort, disait l'Autre. Un jeu : qu'est-ce que la recherche de la vérité ? Et qui se cache sous le masque de l'homme de vérité ?» Pour explorer les dessous de la «passion de savoir», Jean-François Peyret, qui y puise depuis des années l'inspiration d'une pratique théâtrale à nulle autre pareille, a choisi non pas de jouer *La Vie de Galilée*, mais de jouer avec, à sa très libre façon, ne retenant de la pièce de Brecht que certains matériaux poétiques ou thèmes de réflexion pour créer un spectacle où la voix de Virginie, fille de Galilée, se mêle à celles, sceptiques ou «porc-épicuriennes», de Montaigne, Lucrèce ou Bibi la truie.

› L'homme qui troua le ciel

Pendant l'été de 1609, Galilée réussit [...] à construire une longue-vue avec des lentilles d'une qualité bien supérieure à ces modestes exemplaires hollandais qui commençaient déjà à circuler dans les diverses parties de l'Europe. Après en avoir expérimenté longuement les prestations, surtout du point de vue de la véracité et de la fidélité des images données, et après la réalisation d'autres exemplaires encore plus parfaits, il dirige la longue-vue vers le ciel étoilé de Padoue. [...] On était à la fin de 1609. Pendant des nuits et des nuits, insouciant des saisons particulièrement rudes, Galilée fut pris d'une ferveur extrême pour l'exploration céleste. Les croyances qui avaient résisté à de nombreuses critiques durant des milliers d'années s'écroulaient devant ses yeux. La longue-vue lui montrait un univers peuplé au-delà de toute limite de milliards d'étoiles non perceptibles à l'oeil nu [...]. Elle lui révélait la vraie nature de la Voie lactée, sur laquelle tant de mythes et de légendes s'étaient noués. «Rien d'autre», écrirait Galilée, «qu'un amas d'innombrables étoiles grumelées ensemble». Mais que dire de la Lune ? La Lune avec ses chaînes de montagnes, ses vastes cratères, ses plaines désolées ? [...] Quoi de plus ? La découverte des satellites de Jupiter le 7 janvier 1610, démontrant sans l'ombre d'un doute et à l'encontre des hypothèses d'Aristote que d'autres corps, outre la Terre, pouvaient être le centre de mouvements célestes. [...] Les découvertes célestes et la profonde révision des concepts de base de la mécanique due à Galilée [...] donnèrent le départ d'une profonde révolution des méthodes et des sujets d'intérêt. Mouvement qui conduirait d'abord à Newton, puis à Einstein. Désormais aveugle, Galilée écrivit à son ami Fulgenzio Micanzio à Venise : «... dans mes ténèbres, je rêve tantôt sur un, tantôt sur un autre effet de la nature. Je ne peux, comme je le voudrais, tranquilliser mon cerveau inquiet...»

Extrait de Leonida Rosino : «Le Ciel avant et après Galilée», in *Galilée. L'expérience sensible*, Paris, Vilo, 1990, pp. 61-116.

› Dans la fabrique de Galilée

Ateliers Berthier, 16 janvier, vers 14 heures. Première dans une dizaine de semaines. Le plateau ne contient qu'une sorte de stalle de bois décorée sur trois côtés d'une balustrade à ogives. Quelques balles lestées semblent disposées au hasard, pareilles à un modèle réduit de système solaire. La stalle gothique évoque un fragment du choeur d'une église... D'un côté, donc, le Galilée astronome ; de l'autre, l'ami du cardinal Bellarmin, qui voulut épargner à l'Église une erreur historique et se vit condamné par l'Inquisition. Au fait, la stalle pourrait bien tenir lieu de cachot ou de cellule conventuelle – la fille bien-aimée de Galilée avait pris le voile. Comment ces deux Galilée, ces deux éléments de décor vont-ils s'articuler ?... Jeanne Balibar va et vient sur le parquet noir. De temps à autre, comme pour s'échauffer, elle fait un pas de danse. À Montpellier, une première esquisse du travail a fait intervenir quatre danseuses. Des étoiles ? Des corps célestes dont le ballet serait transporté ici-bas ? C'est Nietzsche, je crois, qui note que le ciel commence au ras du sol. Olivier Perrier, du côté de la stalle, feuille une liasse ; quelqu'un parlera tout à l'heure du sourire dans la barbe comme étant par excellence le «sourire des savants». Jeanne s'assied devant un piano droit et chante quelques notes de *Mahagonny*. Voilà donc Brecht qui arrive, l'auteur de *La Vie de Galilée*, mais par un détour inattendu... Puis elle donne une petite leçon d'allemand à Freddy Kunze, à qui elle répète un extrait dont je ne distingue que les derniers mots : «... von einem universalen Entsetzungsschrei». Elle articule ce «cri d'épouvante universel» en traînant sur la dernière syllabe, qu'elle rend interminable : presque un cri en soi, mais teinté d'une certaine ironie. Perrier lit : «Dieu a donné à l'homme le goût de savoir pour le tourmenter»... Une télévision renvoie l'image frontale de ce qui se produit au plateau. Une autre, les mêmes événements, mais d'un point de vue zénithal. Décidément, l'espace paraît organisé comme pour une expérience de physique. Peyret, imperturbable, reste assis au bord du plateau, sans jamais intervenir. Et soudain la stalle se met à glisser. On la croyait immobile, elle se meut. À son bord, Jeanne et Olivier, pareils à deux interprètes déchiffrant un protocole expérimental signé Galilée. Il faut à présent s'imaginer dans la plus grande cabine d'un navire voguant au large, une cabine où des mouches et des papillons voleraient librement ; il faut se figurer que le mouvement du navire n'affecte en rien celui des particules vivantes qu'il transporte... et tandis que le fragment d'église déraciné devient une nef sur un plateau, Bibi la truie



surgit, repousse du groin les balles lestées, s'embarque à son tour dans la stalle, et la nef devient arche de Noé ou d'Épicure errant parmi les sphères... Entre l'éthique et la géométrie, entre Galilée et Brecht, théâtre, expérience et pensée, un monde flottant s'organise dans ce désordre d'allées et venues, par bribes, courtscircuits et jeux de mots. Tout à l'heure, à la pause, Jean-François me précisera qu'il voudrait, sur ce sol noir, faire projeter une Voie lactée.

Daniel Loayza

› Notes de Jean-François Peyret

Certains, et même des amis, remarquant que mon théâtre flirte depuis quelques années avec la science, me demandent parfois pourquoi, au lieu de tourner autour du pot, je ne monte pas la pièce qui par excellence traite du sujet, *La Vie de Galilée* de Brecht, chef-d'œuvre incontournable et qui brille dans le firmament du répertoire théâtral (image), un peu solitairement, tant il est vrai que le théâtre européen a comme évité, ignoré la science (et ses conséquences, la technoscience) à laquelle n'échappent ni nos vies privées ni notre vie publique. Brecht appelait ça l'âge ou l'ère scientifique.

Alors, pourquoi je ne monte pas..., etc ? D'abord, je ne monte jamais de pièces (j'ai même oublié pourquoi) ; ensuite j'en serais probablement incapable ; enfin un reste d'esprit brechtien entretient chez moi une vague méfiance quant à l'usage des classiques. Du coup, je me demande ce que Brecht lui-même pourrait faire aujourd'hui de sa pièce qui a sombré dans le classicisme : plus de soixante ans après Hiroshima (la catastrophe de la science), une dizaine d'années après Dolly, et en pleine révolution biologique, il ne la laisserait probablement pas intacte. Puisque pour lui penser est un des plaisirs de l'humanité, Brecht se ferait un malin plaisir d'essayer avec sa pièce de penser quelque chose à nouveaux frais. Pour le dire avec ses mots, il la prendrait comme « valeur de matériau », comme il fit avec pas mal de pièces du répertoire classique.

Nous ne monterons pas *La Vie de Galilée* et nous ne saurons jamais ce que Brecht en aurait fait. A la place nous tenterons plutôt ce que Heiner Müller appellerait un *commentaire*, voire une anatomie de la pièce nous autorisant ainsi quelques variations sur des thèmes de *La Vie de Galilée*. Matériau, oui, et matière à réflexion, terrain de jeu aussi.

Sur quoi jouer ou avec quoi. Une entrée de jeu : le jeu curieux que Brecht joue avec le mythe de Galilée. Car il s'agit bien d'un mythe, tout le monde connaît un peu l'histoire, tout le monde sait que Galilée s'est rétracté, nul n'ignore les démêlés du savant avec l'Église, chacun en connaît les enjeux : la raison contre la foi, le savoir contre le pouvoir, les Lumières contre les Ténèbres... Bref, se joue là quelque chose comme la scène primitive de la science moderne. Eh bien, Brecht ne cherche pas à réécrire le mythe, mais à le déjouer pour en donner une nouvelle version, à le détruire pour tenir un autre discours : Galilée ne serait plus une victime mais un coupable, non plus le héros rusé

qui recule pour mieux faire avancer la science, même si c'est sous le manteau... Nouveau logos contre vieux muthos, dirait le Pédant : penser quelque chose à propos de l'affaire Galilée dont nous ne pouvons pas faire comme si nous ne l'avions pas entendu : l'auteur du *Dialogue sur les deux systèmes du monde* est coupable d'avoir coupé définitivement la science du peuple pour la livrer aux puissants et aux intérêts qu'ils défendent. La rétractation n'est ni une tragédie ni une ruse de la raison dans l'histoire, c'est une erreur politique, une faute sociale. La thèse, puisque en somme thèse il y a, est souvent oubliée au théâtre, elle est mise sur le compte du personnage, si j'ose dire, c'est un trait psychologique du vieillard désabusé qui en remet une louche : après l'abjuration, l'auto-accusation masochiste, peu prise au sérieux par le jeune Andrea, la science montante, la science moderne. Occultée par le théâtre, elle est aussi raillée, comme trop massive, trop caricaturale, trop sommairement marxiste, osons le mot, par les spécialistes. Elle a pourtant le mérite de tâcher de donner représentation à ce qui est pour nous désormais une évidence : la science n'est pas seulement radieuse, elle est aussi dangereuse ; elle n'est pas seulement synonyme d'émancipation, de libération, de progrès. On sait qu'elle ne se contente pas de « soulager les peines de l'humanité » mais qu'à chaque cri de joie du savant devant sa découverte peut « répondre un cri d'horreur universel », comme le dit le Galilée de Brecht.

Il faudra donc aller voir derrière ce mythe, de quelque manière qu'on le raconte, voir ce qui le motive, voir ce qui est peut-être le motif principal de la pièce, ce qui véritablement met en mouvement Galilée, et qu'il faudrait appeler la science-passion, comme on parle de l'amourpassion ; c'est ce qu'il y a de plus beau et de plus fort dans la pièce, ce qui donne le plus envie de jouer avec. Incrévable et énigmatique passion, car, après tout, comment nous est né ce désir de lire le grand livre de la Nature, écrit en langage mathématique, comme on sait, au lieu de se contenter de contempler le paysage ? Et ce désir de connaître est-il aussi pur et désintéressé que les fondamentalistes de la science (on parle bien de recherche fondamentale, non ?) veulent nous le faire croire ? De même que l'amour-passion n'est pas seulement le désir de l'autre mais celui de sa possession voire de sa destruction, on sait que le désir de connaître cache mal le désir de devenir comme « maîtres et possesseurs de la nature » (Descartes), possesseurs, voire destructeurs. Le pur désir est désir de mort, disait l'Autre. Un jeu : qu'est-ce que la recherche de la vérité ? Et qui se cache sous le masque de l'homme de vérité ?

Questions que l'on pourra retourner aux deux représentants de cette science-passion, embarqués dans l'affaire : Françoise Balibar, physicienne et spécialiste de Galilée et Alain Prochiantz, neurobiologiste et professeur au Collège de France, qui ont tous deux

accepté de se prêter à notre jeu.

On ne saurait donc réduire l'affaire Galilée à l'affrontement du bien et du mal, au duel de l'homme de vérité et de l'homme du dogme, du savant et du politique. C'est pourquoi nous imaginons de faire entrer en scène un troisième homme, qui n'est pas prévu dans la distribution, dont nous ne pensons pas qu'il incarne la position juste, mais qui vient troubler le jeu. C'est en somme à la fois l'anti-Galilée et l'anti-théologien, un pur produit aussi de notre tradition occidentale qui a su allumer contre cette science-passion et contre le fanatisme religieux les contre-feux d'une sagesse méfiante à l'égard de ce que Montaigne (le revoilà !) appelait la suffisance de notre raison. Cette figure, nommons-la épicurienne, prendra corps dans ce spectacle, le corps d'Olivier Perrier, accompagné de Bibi la truie, Épicure oblige. Un dernier détour par la scène pour ce comédien à la retraite, comme il le dit lui-même, désormais distillateur de whisky dans l'Allier (*Hedgehog, straight whisky bourbonnais*).

Ainsi dans l'état actuel de la réflexion, le « personnage » de Galilée sera l'absent de notre scène (en fait celle de Nicky Rieti), il sera partout et nulle part. S'il n'est pas présent, il sera représenté par sa fille Virginia, pas celle de Brecht, la vraie Virginia, soeur Marie-Céleste, dont la destinée ne laisse de m'émouvoir. Le théâtre est un lieu pour d'étranges rencontres. « Clôturée » à 13 ans chez les clarisses, elle y connaît la vie rude du couvent, la faim, le froid, l'ennui ; son plus grand rêve, c'est d'avoir une chambre à elle pour connaître un peu de paix, peut-être pour pouvoir écrire à loisir ces fameuses lettres à son père à qui elle vole un amour qui ne peut que bouleverser tout un chacun ou tout homme qui sait ce qu'avoir une fille veut dire. Portrait du savant par sa fille, même. On nous permettra de faire encore entendre sa voix, grâce à Jeanne Balibar qui, après tout, est elle aussi une des filles de Galilée, comme l'atteste l'implication de sa maman dans l'aventure. Et pour tâcher de « donner à voir » cette « clôture des filles », nous oserons une petite opération métaphorique, en invitant des danseuses (la métaphore gît dans la discipline de l'âme et du corps) à aller chercher la clarisse en elles : nous prolongerons ainsi l'invitation de Mathilde Monnier à participer au programme des hors-séries (*La Clôture des filles*, création au Centre Chorégraphique de Montpellier, le 18 décembre 2007). Reste que cette métaphore ne préjuge pas que les danseuses soient les nonnes d'aujourd'hui... Juste une image ; souhaitons qu'elle soit juste.

Jean-François Peyret, juin 2007

› Repères biographiques

Jean-François Peyret

Jean-François Peyret est metteur en scène et universitaire (professeur à l'Institut d'études théâtrales de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle). De 1982 à 1994, il crée avec Jean Jourdheuil une quinzaine de spectacles (écriture, traduction, mise en scène), souvent à partir de textes non dramatiques, de Montaigne à Lucrèce, faisant connaître l'oeuvre de Heiner Müller, parcours qui s'acheva avec *Le Cas Müller*, présenté à Avignon en 1991.

En 1994, avec Sophie Loucachevsky, il réalise et anime le *Théâtre-Feuilleton* au Théâtre de l'Odéon. En 1995, il crée une nouvelle compagnie, tf2 (théâtre-feuilleton 2) compagnie Jean-François Peyret.

Depuis, avec *Le Traité des Passions*, *Un Faust-Histoire naturelle* (écrit avec Jean-Didier Vincent), les spectacles autour d'Alan Turing (Turing-machine, *Histoire naturelle de l'esprit – suite et fin-*) ou *Le Traité des formes* (en collaboration avec Alain Prochiantz), qui eut pour prétexte Ovide et Darwin, il se sert du théâtre pour imaginer des réflexions-rêveries autour du vivant et de l'artificiel, du corps et de la machine, des variations sur le thème du destin technique de l'homme.

En collaboration avec Alain Prochiantz, *Les Variations Darwin* paraissent en juin 2005 aux éditions Odile Jacob.

Retenant les textes et matériaux des deux derniers spectacles écrits par les auteurs et créés au Théâtre National de Chaillot en 2003 et en 2004, *Des Chimères en automne* et *Les Variations Darwin*, cet ouvrage est aussi l'occasion pour eux d'une confrontation autour de ce que le travail scientifique peut apporter à l'expérience théâtrale, de la nature de la science et de sa place dans la culture. C'est aussi une réflexion sur le processus de fabrication d'un spectacle de théâtre aujourd'hui.

En 2005 avec *Le Cas de Sophie K.*, Jean-François Peyret continue son exploration du rapport entre l'imaginaire des artistes et l'imaginaire des scientifiques en se confrontant à Luc Steels, spécialiste de l'intelligence artificielle. Ce spectacle a été joué au Festival d'Avignon 2005 puis au Théâtre National de Chaillot du 26 avril au 27 mai 2006.

› Repères biographiques

Jeanne Balibar

Après des études d'Art Dramatique au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, elle entre à la Comédie Française en 1993, pour jouer le rôle d'Elvire dans *Don Juan* de Molière sous la direction de J. Lassalle, d'abord dans la cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon, puis salle Richelieu à Paris. Elle quitte la Comédie Française en 1997 pour jouer Lady Macbeth à Chaillot sous la direction de K. Talbach, puis *Penthesilée* de Kleist, mis en scène par J. Brochen au théâtre de la Bastille à Paris. Suivent de nombreux rôles sous la direction notamment de J. Jouanneau, *Velvette* ; J.-F. Peyret, *Histoires naturelles de l'esprit* ; A. Françon, *Les Huissiers*. Au théâtre de l'Aquarium, elle retrouvera en 2003/2004, J. Brochen dans *Oncle Vania* de Tchekhov. En 2003, elle est Prouhèze dans *Le Soulier de satin* de P. Claudel mis en scène par O. Py. En 2004, elle joue sous la direction de M. Wuttke dans *Solaris* de S. Lem. Elle poursuit cette collaboration en participant à une création collective avec M. Wuttke et B. Charmatz, sur un texte de P. Alferi (*En Micronésie*, Berlin, 2005). Une importante carrière au cinéma l'amène à jouer sous la direction de A. Desplechin, *Comment je me suis disputé*, 1996 ; L. Ferreira Barbosa, *J'ai horreur de l'amour*, 1997 ; M. Amalric, *Mange ta soupe*, 1997 et *Le Stade de Wimbledon* ; B. Podalydès, *Dieu seul me voit*, 1998 ; O. Assayas, *Fin août, début septembre*, 1999 et *Clean* en 2004 ; J.-C. Biette, *Trois ponts sur la rivière*, 1999 et *Saltimbank*, 2002. En 2000 elle tourne avec B. Jacquot, *Sade* ; J. Labrune, *Ça ira mieux demain* ; R. Ruiz, *La Comédie de l'innocence* ; J. Rivette *Va savoir*, 2001 et *Ne touchez pas à la hache*, 2006. En 2001, elle est avec G. Nicloux dans *Une Affaire privée* et C. Honoré dans *Dix sept fois Cécile Cassard*. En 2005 sous la direction de C. Laurent elle joue dans *Call me Agostino*, de R. Ameur Zaimèche, *Bled Number one*, de A. Berliner, *J'aurais voulu être un danseur*. Ces rôles au cinéma lui vaudront trois nominations aux César (1997/1998/2001), le Prix d'Interprétation au Festival de Thessalonique en 1997, et le Prix d'Interprétation au Festival de San Sébastien en 1998. À la télévision elle tourne avec J.-P. Civeyrac *Toutes ces belles promesses*, (Prix Jean Vigo) ; J. Dayan, *Julie Lescaut, Balzac* (épisode 2), *Les Rois maudits* ; C. Devers, *Le Crime de Monsieur Still* (prix de la meilleure comédienne aux Rencontres Européennes de télévision).

Corinne Garcia

Depuis 1994, Corinne Garcia participe régulièrement aux créations de M. Monnier : *Nuit* ; *L'atelier en pièces* ; *Arrêtez, Arrêtons, Arrêtes* ; *Pour Antigone* ; *Les Lieux de là* ; *Déroutes* ; *Publique* et dernièrement *Dans tes cheveux* installation vidéo dans le cadre de l'exposition Diapora au musée Quai Branly. Elle collabore également avec d'autres chorégraphes comme E. Huynh dans *Heroes*, D. Hay dans *O,O*. Elle assiste M. La Ribot dans *Los 40 espontaneos*, E. Huynh dans *Le Grand dehors* et des jeunes chorégraphes marocains. Elle chorégraphie avec K. Zériahen le duo *On n'est pas là pour rigoler* puis seule le trio *Marche tout droit* et l'adaptation du solo de D. Hay *Tu peux répéter ?*. Elle enseigne aux CND de Lyon, CCN de Montpellier, de Rillieux-la-pape, CNSM de Lyon, CDC de Toulouse, Institut français de Marrakech.

Jung-Ae Kim

Née en Corée du Sud en 1982, elle étudie la danse traditionnelle, la danse classique et la danse contemporaine. Elle débute son expérience scénique avec la pièce *Potatoes* de la compagnie Trust en 1997. En France, à l'âge de 18 ans, elle étudie la danse contemporaine au Conservatoire Supérieur de Paris, puis au Centre Chorégraphique National de Montpellier au travers de la formation E.X.E.R.CE, sous la tutelle de M. Monnier. En 2004, elle chorégraphie et interprète *Espèce détachée* et *Pourquoi tu peux pas être un peu plus...?* et participe aux créations de *Rien ne laisse présager de l'état de l'eau d'O*. Duboc (Centre Chorégraphique National de FrancheComté à Belfort / Contre Jour en 2005/2006), de Napoli Express de B. Bradel et effectue des reprises de rôle pour la pièce *Publique* de M. Monnier (Centre Chorégraphique National de Montpellier en 2006). Elle est lauréate 2007 de « *Déclics jeunes* » de la Fondation de France et prépare son projet en solo *Jamais de Jambes* et participe à une création en 2007 *Tempo 76* de M. Monnier au Centre Chorégraphique National de Montpellier.

Frédéric Kunze

Il a d'abord été machiniste et commence à travailler avec les Fédérés en 1985, notamment comme régisseur plateau jusqu'en 2003. De 1991 à 1998, il assure la régie bestiaire pour le triptyque des utopies rurales (*Des Siècles de paix*, *La Valse des gounelles*, *Utopia ruralis*). En 1994, il s'occupe déjà de Bibi pour le spectacle d'Olivier

Perrier et de J.-F. Peyret, *Autoportrait de la voisine*. Il a également été à plusieurs reprises l'assistant de J.-P. Wenzel. En tant qu'acteur, il joue sous la direction de H. Lorenzen dans *Télaranas d'E. Pavlovsky* (2002) et *La Visite de la vieille dame* de F. Durenmart (2003) ; d'A.-L. Liégeois dans *Une Médée* (2006) ; de P. Meunier, dans *Les Egarés* (2006). Au cinéma, il retrouve P. Meunier pour le film *Hardi*, en 2000, et joue également sous la direction d'H. Le Roux (*On appelle ça... le printemps*, 2001) et d'H. Fellner (*Les Animaux sauvages*, 2003).

Ayelen Parolin

Née en Argentine, elle commence à danser à l'âge de cinq ans. Formée à l'École Nationale de Danse puis au Taller de Danza Contemporanea del Teatro General San Martin, elle danse d'abord, en Argentine, avec la compagnie de danse-teatro independat. En 1998, elle obtient le premier prix de la Biennale de Arte Joven de Mar del Plata pour sa chorégraphie *El Grito*, élaborée pour sa thèse de fin d'études. En 1999, elle entreprend un périple d'un an, qu'elle subventionne grâce à ses prestations de danseuse à la télévision argentine. Ce périple la mènera jusqu'en Europe via New-York. Depuis 2000, elle vit à Bruxelles. En 2002, elle entame la formation E.X.E.R.C.E dirigée par M. Monnier, à Montpellier. Elle travaille alors avec des artistes tels que M. Oigny, R. Saastamoinen, A. Lopez, M. Monnier, A. Bachzetsis ou encore la compagnie Mossoux-bonté. En 2004, avec 25.06.76, son premier travail chorégraphique et son premier solo, elle aborde la question de l'identité, de l'image, des habitudes et des clichés. Elle est, l'année suivante, lauréate des Pépinières Européennes, programme de résidence artistique mapXXL. En 2006, elle crée *Troupeau*, sa première pièce de groupe, qu'elle présente notamment à La Villette, à Paris, dans le cadre du festival 100 dessus dessous ainsi qu'à Bruxelles (Théâtre de la Balsamine), au Forum européen de la jeune création « Danse Palace » à Luxembourg, et à Charleroi, dans le cadre du festival Objectif Dance 4 (Les Écuries).

Olivier Perrier

Né à Hérisson (celui des Fédérés et du Footsbarn en Bourbonnais), il exerce d'abord le métier d'instituteur. Dès 1965, il devient acteur professionnel, avec *La Bombe à Zapato* (Jeune Théâtre Populaire de Nancy). Il joue, par la suite, avec A. Gatti, P. Brook, T. Bosc, J. Nichet, M. Langhoff, J.-P. Vincent, J. Jourdheuil, J. Lassalle, etc. Il tourne, entre autres, avec R. Allio (*Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma soeur et mon frère*), O. Assayas (*Les Destinées sentimentales*) et J. Audiard (*Sur mes lèvres*). Dès 1975, avec les Rencontres de juillet à Hérisson, il se lance dans un théâtre expérimental, rural et

convivial ; *Les Mémoires d'un bonhomme* (1976), « parlerie pour acteurs, bestiaux et musiciens », inaugure le cycle des utopies rurales (*Des Siècles de paix*, 1991, *La Valse des gounelles*, 1995, *Utopia ruralis*, 1998). En 1980, *Honte à l'humanité*, créé avec J.-L. Hourdin et J.-P. Wenzel, il signe l'acte de naissance des Fédérés, centre national de création de la région Auvergne, qui deviendra Centre Dramatique National, en 1993. Olivier Perrier le co-dirigera avec J.-P. Wenzel jusqu'en 2003. Entre-temps, il poursuit son compagnonnage avec Bibi la truie en créant, entre autres, *L'Engeance*, en 1982, *La Sentence des pourceaux*, « fantaisie historique pour acteurs, bestiaux et musiciens », en 1987. *Tournant autour de Galilée* sera sa quatrième collaboration avec J.-F. Peyret après *Le Rocher, la lande, la librairie* (1982), *Les Méfaits de la règle de trois* (1985), et *Autoportrait de la voisine* (1994). Depuis 2002, Olivier Perrier est distillateur de whisky dans l'Allier (Hedgehog, straight whisky bourbonnais).

Rita Quaglia

Après avoir étudié la danse classique au Théâtre San Carlo de Naples, elle découvre la danse contemporaine en France en 1982, où son parcours d'artiste interprète commence avec R. Chopinot. En 1988 elle intègre le Studio DM dirigé par B. Montet et C. Diverrès, avec lesquels elle restera six ans. En 1995 elle rejoint M. Monnier au Centre Chorégraphique de Montpellier participant à toutes ses créations jusqu'en 1999. Parallèlement à son parcours d'interprète, elle collabore depuis 1990 avec L. Ayet, avec qui elle réalise et interprète un grand nombre de duo : *Presenze*, *Portraits*, *Rétrospectives*, *Sol y Sombra*, *Res Somni*, *Not Yet* et des pièces de groupe, *Ich bin dir müde* (1999), *Si la pièce est trop courte, nous y rajouterons un rêve* (2001), *Temps d'absence ordinaire ou l'atteinte picnoleptique* (2002), *Bleu de terre rouge* (2005). En parallèle, elle travaille aussi avec F. Verret (*Solo*, 2003) et F. Lattuada (*Ostinato*, 2003). Elle enseigne et met en place différents projets de formation également au Centre National de la Danse de Paris et de Lyon, au Conservatoire National Supérieur de danse de Lyon où, en 2001, elle crée pour le jeune ballet *500 Visages environs*, au Centre de la danse Contemporaine d'Angers où elle crée en 2003 pour onze étudiants : *Les Mathématiciens et les poètes ont un faible pour les silences*, et à l'Université Paul Valéry de Montpellier où elle est chargée de cours depuis 2006. En 2005, elle reçoit une bourse d'aide aux écritures chorégraphiques par le Ministère de la Culture pour son projet de recherche à Jérusalem *Le corps entre le sacré et le profane*. Elle a été lauréate de la Fondation Beaumarchais en 2006 pour sa création *Bleu de terre rouge*.

Bibi

Née en 1979 dans un groupement d'exploitation en commun à Meaulne en Auvergne, elle portait alors le numéro 68. Elle commença sa carrière sur les planches dans un spectacle insolent, intitulé *Honte à l'humanité*, sous la direction d'O. Perrier, J.-P. Wenzel et J.-L. Hourdin (1980). Sa carrière se poursuivit avec *L'Engeance*, en 1982, et *La Sentence des pourceaux*, en 1987, grande fresque historique dans laquelle elle accompagnait la mort. De 1990 à 2000, elle apparut dans trois « tournicots pour bestiaux, acteurs et musiciens » : *Des Siècles de paix* en 1991, *La Valse des gounelles* en 1995 et *Utopia ruralis* en 1998. Elle a également tourné au cinéma avec J.-D. Laffont, dans *Le Temps des barbares*. Aujourd'hui, c'est Galilée qui la remet en orbite : pour sa participation au prochain spectacle de J.-F. Peyret, elle s'est habillée d'une belle robe tachetée, rappelant une constellation.